

M. O. PETIT

dit: "Mes forces s'étaient affaiblies, mes muscles s'étaient fatigués et j'avais un douloureux lumbago."

"J'ai écrit aux Médecins de la Compagnie Médicale Moro.— On m'indiqua ce que je devais faire—on m'ordonna les PILULES MORO—je fus soulagé—je pris de l'embonpoint et fus guéri."

et M. L. GIROUX

"J'éprouvais une lassitude générale—j'avais dans l'estomac comme un vide que je ne parvenais pas à combler.— Les PILULES MORO me donnèrent des forces et rétablirent mon estomac."

Les Pilules Moro sont la médecine la meilleure et aussi la plus économique que les hommes puissent employer. Elles ont guéri des centaines d'hommes qui avaient auparavant dépensé de fortes sommes pour essayer de recouvrer forces et santé.

Ces pilules sont d'un usage facile; il suffit d'en prendre deux après chaque repas; une boîte dure au-delà d'une semaine et le traitement ne peut coûter plus de cinquante sous par semaine.

Les témoignages suivants ont été donnés par des hommes qui ont été guéris et qui ne permettent ainsi la publication de leur cas que pour recommander un moyen sûr de rétablissement à ceux qui souffrent.

"Je suis boulanger de mon métier et, comme tout le monde le sait, l'ouvrage est dur. Obligé, pendant de longues heures à des efforts continus, courbé sur le pétrin, mes forces s'étaient affaiblies, mes muscles s'étaient fatigués et un douloureux lumbago était survenu. Le sang, subitement refroidi après que d'abondantes transpirations avaient mouillé mes vêtements, tourna bientôt au mauvais; les rognons furent les premiers à s'en ressentir et j'eus tant à souffrir que je m'adressai, par lettre, aux Médecins de la Compagnie Médicale Moro. On me recommanda les Pilules Moro que je avais déjà servies dans leurs effets,



M. O. PETIT

et on m'indiqua les précautions que je devais prendre. Je fus soulagé dès les premières semaines de traitement; mes forces s'augmentèrent; je pris de l'embonpoint; enfin je fus complètement guéri. Après une année, j'étais si bien revenu que je pesais cent quatre-vingt-dix livres quand auparavant j'atteignais à peine le poids de cent vingt-cinq livres. Je me porte donc on ne peut mieux et je travaille à l'aise." M. Ovide Petit, 46 rue Centre, Biddeford, Me.

"Depuis plusieurs semaines j'éprouvais une lassitude générale, un affaiblissement. J'avais dans l'estomac, comme un vide

que je ne parvenais pas à combler. On me conseilla de prendre des Pilules Moro et je m'empressai de le faire. Dès les premières boîtes, j'éprouvai du soulagement. Encouragé par cet heureux début, je continuai pendant plusieurs semaines et j'obtins grand bien. Les malaises de l'estomac disparurent; je mangeais avec un bon appétit; je n'étais plus nerveux et chaque jour je m'apercevais que mes forces augmentaient."—M. L. Giroux, 1031 rue Orléans, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES—Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro ne demandent rien pour leurs consultations et donnent à l'homme malade qui s'adresse à eux une opinion honnête sur son état, lui indiquant les moyens de se guérir. Tous les hommes malades peuvent les consulter; ceux qui ne peuvent se rendre à leurs bureaux sont invités à leur écrire. Leurs bureaux de consultations, au No 272 rue Saint-Denis, sont ouverts tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées à: **COMPAGNIE MEDICALE MORO, 272 rue Saint-Denis, Montréal.**

Le General Joffre Sa famille et ses débuts

Un des rédacteurs de la "France de Bordeaux et du Sud Ouest" revenant de Rivesaltes, publie, dans son journal, les impressions qu'il a recueillies sur le généralissime. Il signale tout d'abord les origines de la famille Joffre, telles qu'elles lui ont été précisées par Mme Artus, sœur cadette du général:

Notre famille, m'a-t-elle dit se rait, si l'on en croit certains documents, espagnol et noble. Mon arrière grand père, chassé par raison politique, aurait, passé les Pyrénées pour venir s'établir en France, à Rivesaltes; il s'appelait de Gouffre et français son nom, ce qui fit Joffre. Il était commerçant. Quand il mourut, mon grand père prit la suite de ses affaires; il se maria, eut plusieurs filles et, sur le tard, à quarante trois ans, un garçon. Devenu veuf, il ne s'intéressa plus à son ménage; si bien que son dernier ne, mon père, grandit en enfant abandonné, ou tout au moins.

"Dès qu'il eut l'âge de travailler, on lui fit prendre un métier, celui de tonnelier, et il recut en simple ouvrier jusqu'à son mariage, époque à laquelle il entra en possession de la succession de sa mère. Ce n'était point la fortune, mais une petite aisance. "Mon père, tout en devenant propriétaire, n'en continua pas moins à exercer le métier qu'il avait appris; d'ailleurs nous fûmes bientôt onze enfants à la maison; onze, et il ne resta plus aujourd'hui que le général, né le 12 janvier 1852; un frère, le receveur des finances, et moi."

Après avoir rappelé les études faites par le général Joffre, notamment au collège de Perdiguan, l'intervieweur ajoute:

"A quinze ans et demi, Joseph Joffre part pour Paris, afin de s'y préparer à l'Ecole polytechnique. A dix sept ans, il entre avec le numéro 14 à l'école, et savez vous pour quoi il ne fut que quatorzième? Parce qu'il n'avait pas pu "mordre à l'allemand"; il a appris depuis. Son fort était les mathématiques.

"Joffre, dès lors, était un soldat. Il le prouva bientôt. A peine était-il à l'Ecole polytechnique depuis un an, que la guerre de 1870 éclatait. Sous lieutenant du génie, il fit la campagne dans Paris assiégé.

"La paix signée, il entra à l'Ecole Polytechnique pour en sortir lieutenant; une des plus belles carrières qui soient est désormais comblée.

"Successivement, à Paris, où il construisit plusieurs forts d'après ses propres plans; à Versailles, à Mont pellier, en Bretagne, où il édifie des casernes; en Chine, où il se bat; en Afrique, où il forme colonne pour aller venger Bonnier; à Diego-Suarez, où il creuse le port; partout sa vaillance sa tenacité, sa science son activité s'affirment. Il est général à 59 ans, et ses commandements sont de l'histoire.

Pourtant, quand il vient à Rivesaltes pour voir son vieux père au tour duquel la mort a fait de trop nombreux vides, lieutenant, capitaine ou commandant, Joseph Joffre demeure le simple, l'affable, le bon garçon, réservé, songeur; d'ailleurs, sous ses cheveux, qui d'année en année ont blanchi, son front s'est peut être alourdi, de pensées graves et de pesantes responsabilités; sa main, qu'il aime, dans son geste, contumier, à passer sur sa tempe, semble vouloir chasser les préoccupations qui s'amasent.

Aussi, quelle douce distraction que la partie de cartes avec son père, ses oncles ou ses amis: On parle catalan, il y tient, et pas un camarade de jadis ne passe, qu'il ne lui adresse un mot d'amitié, sans qu'il n'évoque un souvenir. C'est au cours d'une de ces parties de manille, que le commandant, Joffre conseilla à son père de faire creuser des tranchées obliques dans sa propriété de Bompas, pour faciliter le constant écoulement des eaux et pour endiguer les inondations du printemps. "Eh! que diable! aurait-il dit, je m'y connais en tranchées; c'est mon métier." Peut être ne croyait-il pas si bien dire.

Un beau jour, Rivesaltes vit le jeune Joffre général. Jusqu'alors, ma confie un de ses vieux compagnons d'enfance, je l'avais tuteuré. Mais général, je n'osais pas et lui dit "vous". Il ne voulut rien entendre et je dus lui redire "tu" comme par le passé. Pourtant, on sait, autour de lui où on l'aime,

Mathieson on the Down Grade!



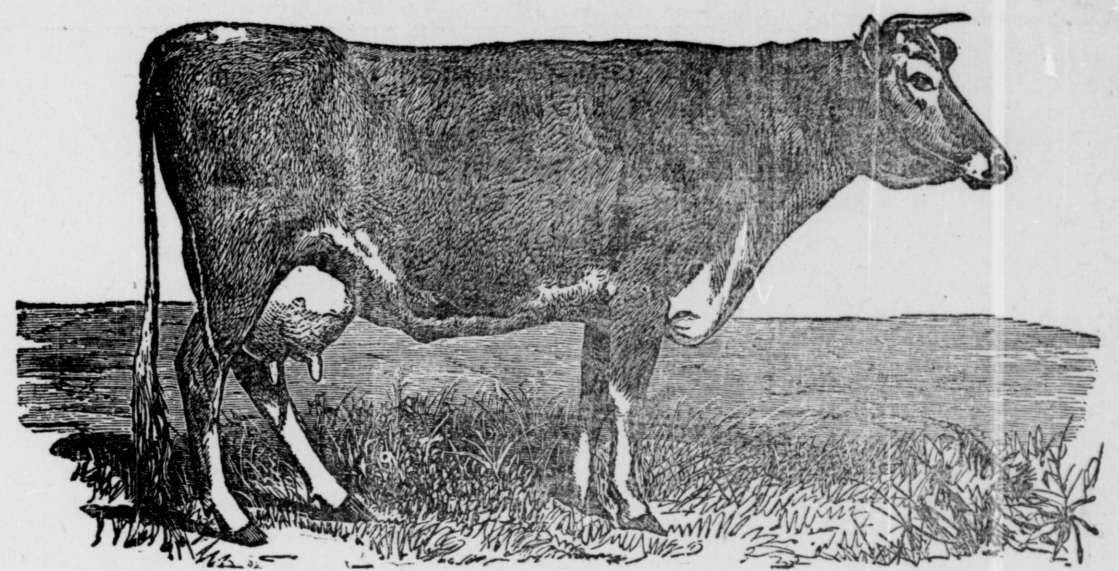
An other session for the famous aggregation at the head of which stands Mathieson!

When?

Mathieson feels that the end is near. Riding wildly in his "Automobile Act" pursued by the infamous dog tax, he nears the precipice of self destruction.

The remorse of conscience must be damable; but has such an obtuse mind any knowledge of right or wrong?

INSURE YOUR CATTLE



AND BE ON THE THE SAFE SIDE

For a few dollars you may save hundreds
Call at my office and get full particulars for Insurance on all kinds of Animals.

BEST COMPANY IN CANADA.

F. J. Buote, General Insurance Agent.

LIFE, ACCIDENT, FIRE, MARINE, PLATE-GLASS, ANIMALS, SICKNESS.

qu'il ne faut lui recommander per le grand chef, on ne s'est pas in être vainqueur. C'est un piège à sonne de suite, son front se rembrunir. N'a-t-il pas fait sa carrière tout seul, par son travail, sa constance son énergie? C'est la vraie manière; qu'on l'imite! Voilà ce qu'il répond, et on l'en estime davantage; c'est qu'on le connaît bien, à Rivesaltes, et quand on a su, en août dernier, que c'était lui

RESTEZ CHEZ VOUS!

Restez chez vous!!

Depuis quelque temps déjà le courant d'émigration vers les Etats-Unis, s'il n'a pas complètement cessé, a dû moins de beaucoup diminué. Le chômage forcé d'une grande partie de la classe des travailleurs habitant la grande République, a été la cause déterminante de cet arrêt dans la course vers la manufacture américaine. Quelques familles, cependant, se risquent encore à quitter nos belles paroisses canadiennes où il y a tant à faire, tant à gagner et de si grandes facilités d'établissement pour tenter l'aventure de venir grossir le nombre des sans travail d'abord, des désabusés et des nécessiteux ensuite.

Afin de prémunir mes compatriotes moins ceux qui sont tentés par le mirage de la vie dite "facile" des villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre, je vais leur faire un tableau de la situation réelle existant présentement pour une très grande partie des travailleurs dans les villes américaines.

Disons tout d'abord que les ouvriers et ouvrières de l'industrie textile travaillent à peine quatre jours par semaine,—et combien de milliers de tisserands qui ne peuvent avoir de travail?

Il est connu au Canada que c'est généralement au travail dans cette industrie que s'adonne celui qui quitte sa femme pour aller travailler de l'autre côté des lignes. L'industrie du bâtiment vaut moins encore par le temps qui court. C'est par centaines, dans chaque ville, qu'on peut compter les ouvriers qui sont forcés de chômer parce qu'il ne se fait pas ou presque pas de construction.

L'industrie métallurgique est loin d'être dans une situation brillante, me disait encore hier un ouvrier, un brave Canadien qui, bien qu'habile mécanicien, chôme depuis plus de deux mois en dépit de ses efforts pour trouver du travail. Ce brave homme voudrait bien se revoir en core sur la terre qu'il a quittée. Il n'a plus, dit-il, le moyen d'y retourner et déplore amèrement le fait qu'il n'a pu, ici, faire instruire suffisamment ses enfants, ni les établir. Je ne désespère pas, dit-il, de les envoyer, l'un de ces jours, s'établir tous ensemble sur les terres si fertiles et si riches de la vallée Matapé-

dia. Ils y feraient fortune. Les ouvriers qui, ici, travaillent dans les industries du lainage et de la chaussure font entendre plaintes sur plaintes, justifiées d'ailleurs par la dureté des temps qu'ils traversent.

Si les salaires vont diminuant, si le travail devient rare, si même des milliers et des milliers de travailleurs sont forcement réduits au chômage, par contre le prix des denrées suit toujours une voie ascendante, sa marche a rendu le prix de la vie presque inaccessible, pour ne pas dire plus, à des milliers et des milliers de familles.

Voilà la situation sous son vrai jour, abstraction faite du côté moral qui est peut-être pis encore—situation telle que la connaissent et regrettaient d'avoir à subir des milliers et des milliers de familles canadiennes qui seraient prêtes à retourner au Canada si seulement on leur fournissait leur passage, où si encore ces gens pour une trop grande partie, n'avaient pas perdu l'énergie et le courage qu'ils avaient lors de leur départ de la paroisse natale, qu'ils déplorent avoir quittée.

Est-ce que ça reviendra meilleur? Voilà une phrase qu'on entend si souvent répéter par des milliers de Canadiens expatriés qui jadis firent de l'argent, mais qui, aujourd'hui, à cause des trois repas qui viennent si souvent, ont la tête remplie d'inquiétude plus souvent que la bourse garnie.

Et les économistes de leur répondre; non, ça ne reviendra pas meilleur pour l'avenir canadien des villes américaines! Quand bien même l'industrie reprendrait un essor inconnu de nos jours, cela ne changerait rien ou presque à la situation. Le pourquoi d'ailleurs est facile à expliquer.

La plus grande partie des immigrants qui depuis plusieurs années sont entrés aux Etats-Unis, de même que ceux qui viennent présentement se sont dirigés et se dirigent de préférence vers les centres industriels de la Nouvelle Angleterre: de sorte qu'aujourd'hui les demandes de l'industrie sont de beaucoup dépassées par le nombre toujours croissant des travailleurs:—laissant par

cette croissante disproportion toute facilité aux employeurs—comme me le faisait remarquer un économiste—de "trier dans le tas". Dans ses conditions on comprend facilement que l'employeur a toute facilité de ne donner que le salaire qu'il veut bien accorder.

Ce qui rend plus désavantageuse encore la situation c'est que, au point de vue agricole, l'Est ne produit presque rien. Aussi la plus grande partie des denrées consommées par les travailleurs de l'Est sont récoltées dans l'Ouest américain. C'est là le pourquoi du contrôle si facile de toute cette production agricole de l'Ouest par les propriétaires des grandes voies des transports sont aussi les propriétaires des manufactures de l'Est—ou la plupart de nos Canadiens expatriés travaillent—ils contrôlent ainsi en même temps et la production agricole de l'Ouest et la production manufacturière de l'Est, ce qui rend ces magnats organisés en "trusts" les vrais maîtres de la situation.

Ayant, à leur disposition des ouvriers plus qu'ils n'en ont besoin, ils peuvent payer les salaires qui leur viennent. Ou encore sont-ils forcés pour une cause ou une autre d'augmenter le salaire de leurs employés ils leur reste encore et toujours la ressource de surprendre les produits qu'ils contrôlent, c'est-à-dire les denrées dont le travailleur a besoin, et la situation revient au même point sinon pire.

Si l'industrie américaine reprenait un nouvel essor, il y aurait plus de travail, mais au lieu de payer le bœuf de 25 à 45 centins la livre, les ouvriers devraient le payer de 35 à 60 et ainsi de suite. Ainsi le voudraient les "trusts". Leur volonté fait loi, et la situation des travailleurs ne serait pas améliorée quoi qu'il y aurait surplus de travail.

Canadiens, dans l'intérêt de votre pays, de votre province, de votre paroisse, et surtout dans le vôtre et celui de votre famille: **RESTEZ CHEZ VOUS!**

J. E. LAFORCE.

Bernard Hotel

Theo Bernard, Prop.
Conveniently located and conducted on the "Comfort Principal" Rates moderate
Livery Stables in connection
Tignish P. E. I